

L'héritage de la contreculture

JEAN-PHILIPPE WARREN ET ANDRÉE FORTIN, *Pratiques et discours de la contreculture au Québec*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 272 pages

Sébastien Dulude

Volume 10, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2016). Compte rendu de [L'héritage de la contreculture / JEAN-PHILIPPE WARREN ET ANDRÉE FORTIN, *Pratiques et discours de la contreculture au Québec*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2015, 272 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 11–12.

L'HÉRITAGE DE LA CONTRECULTURE

Sébastien Dulude

Doctorat en lettres, Université du Québec à Trois-Rivières

JEAN-PHILIPPE WARREN ET
ANDRÉE FORTIN
**PRATIQUES ET DISCOURS
DE LA CONTRECULTURE AU
QUÉBEC**

Québec, Les éditions du Septentrion,
2015, 272 pages

Tous les mouvements sociaux ou culturels n'ont pas la même cohérence interne. À l'inverse d'une avant-garde dont la rupture paradigmatique entre un «avant» et un «après» est nette – tant dans l'identification du problème à éradiquer que dans les moyens pris –, un mouvement comme celui dit de la contreculture, qui balaie tout l'Occident et anime soudainement la jeunesse adolescente née après-guerre, ne partage idéologiquement que certains traits. Parmi ceux-ci, le plus grand dénominateur commun pourrait consister en une foi en une utopie globale qui redonnerait à l'humain une place dans un monde où il se réaliserait entièrement et dans une complète liberté sur tous les plans de la vie.

Cette ambition totalisante de «changer la vie» n'est pas sans poser de difficultés aux chercheurs qui tenteront de la synthétiser; en effet, «la contreculture englobe un univers au sein duquel les opinions les plus disparates s'entrechoquent» (p. 61). Dans cette perspective, l'étude «des attitudes et des pratiques qui fournissent les bases d'une véritable sous-culture et en éclairent les expériences» (p. 19) apparaît fondamentale pour tenter d'observer les points de convergence de ces manifestations dans leur contexte, une tâche dont le tandem de sociologues formé de Jean-Philippe Warren (Université Concordia) et Andrée Fortin (Université Laval) s'est admirablement acquitté, dans un livre richement illustré de clichés d'archives du photographe Pierre Crépô, témoin privilégié de cette jeunesse en fleur.

D'entrée de jeu, on est frappé par le souci des auteurs de tisser des liens entre de très nombreuses données culturelles, économiques et politiques, dans le but d'offrir «un premier panorama de la dynamique sociale sur laquelle repose la contestation contreculturelle au Québec» (p. 20). En outre, il apparaîtra rapidement que la contreculture québécoise naît non seulement à la faveur de circonstances historiques exceptionnelles qui favorisent l'émancipation – voire l'insouciance – économique de la jeune génération, mais est également intrinsèquement liée à des enjeux nationaux et identitaires

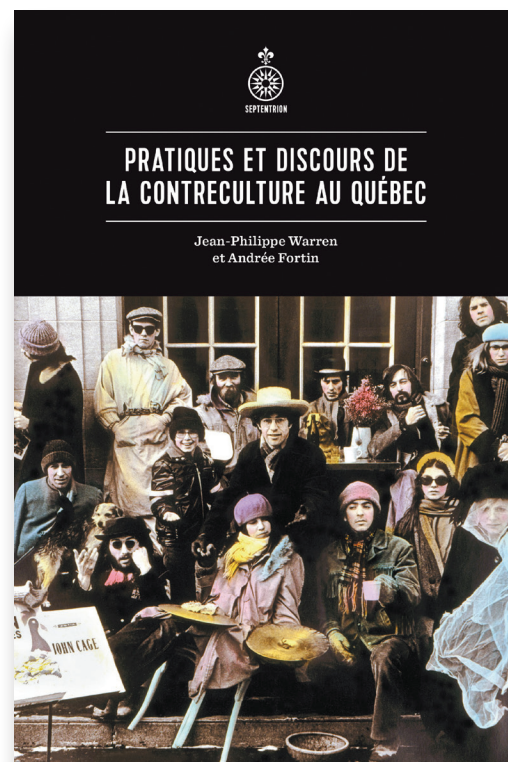
(«sortir le peuple québécois de sa gangue traditionaliste» [p. 11]) que la contreculture étatsunienne ne connaît pas.

HIPPIES ET FREAKS AU-DELÀ DES APPARENCES

Sans surprise, la naissance du Québec contreculturel est associée à Expo 67, qui correspond aussi au Summer of Love de Haight-Ashbury à San Francisco et à la parution du disque *Sgt. Pepper's* des Beatles. La manifestation la plus évidente d'une transformation qui s'opère au sein de la jeunesse est son apparence vestimentaire: le style hippie se répand et ce, particulièrement bien à Montréal où la tolérance policière à son endroit est plus grande qu'ailleurs en Amérique du Nord. Il y a dans ces nouveaux accoutrements beaucoup plus qu'un simple courant vestimentaire: «L'allure plus débraillée des vêtements et la pilosité abondante [...] ne sont pas des marques identitaires innocentes. C'est une façon de dénoncer l'obsession hygiénique d'une culture aseptisée. Dans cette mode vestimentaire se découvre aussi le désir de revenir à des principes élémentaires, de vivre en harmonie avec soi-même et en paix avec les autres [...]» (p. 37).

Il apparaîtra rapidement que la contreculture québécoise naît non seulement à la faveur de circonstances historiques exceptionnelles qui favorisent l'émancipation – voire l'insouciance – économique de la jeune génération, mais est également intrinsèquement liée à des enjeux nationaux et identitaires

Cet effort de libération donnera lieu à moult paradoxes. L'élan même de l'opposition à l'ordre social matérialiste «profite de la vitalité des institutions» (p. 40) qui favorisent, par des maillons économiques en pleine santé (syndicats, salaire minimum à 60% du salaire moyen, croissance de l'État-Providence), un «allongement de la jeunesse» qui suspend l'obligation de se trouver un emploi stable au sortir des études. Rapidement récupérée par les médias, la publicité et les diktats du marché capitaliste, la culture hippie – sa mode, sa musique, ses destinations de voyage – acquiert le statut d'objet de consommation pour cette lucrative et abondante clientèle. Les échecs de la vaste majorité des communes et autres labo-



ratoires du vivre-ensemble montrent quant à eux les difficultés de conjuguer les nécessités collectives avec cette quête de plaisirs du corps et de l'esprit.

Le désintéressement des hippies envers une révolution du politique, de même que les inégalités homme/femme qui perdurent très souvent dans les nouvelles structures de vie ouvriront la voie à une atomisation croissante de ces communautés qui, cherchant pourtant «à souder ensemble les membres d'un groupe de manière presque fusionnelle tout en voulant respecter leurs aspirations et leurs désirs personnels» (p. 166), se sont fractionnées selon des niches plus spécifiques: «La contre-culture perd en puissance ce qu'elle gagne en étendue, étant appropriée de plus en plus largement, quoique morceau par morceau» (p. 237). Qu'elle soit assagie, désillusionnée ou exténuée (pensons aux très rudes entreprises d'autarcie, manière Jean de Florette en Gaspésie ou en Abitibi), la jeunesse hippie est aussi rattrapée par un refroidissement économique (au premier choc pétrolier de 1973, notamment) qui annonce la fin des grandes expériences collectives et sème l'idée chez plusieurs «d'appivoiser une existence individuelle et professionnelle» (p. 238).

Ce genre d'analyses multifactorielles foisonnent dans l'ouvrage de Warren et Fortin, porté par une écriture enthousiaste qui n'hésite pas à convoquer le langage de l'époque, sans pourtant la stigmatiser ou stagner dans ses lieux communs. Mais surtout, par un examen extrêmement fouillé de la documentation existante, l'essai inventorie, décortique et critique une multitude d'activités, certaines évidentes, d'autres plus obscures. C'est ainsi que, au sujet de la presse *underground* qui construit et véhicule le discours contreculturel, des pages fascinantes portent sur l'incontournable revue

VOIR CONTRECULTURE

suite à la page 12



CONTRECULTURE

suite de la page 11

Mainmise, mais nous ouvrent également les yeux sur des publications tout à fait oubliées telles *La tête à Papino* et *Nous*. Les sections portant sur des pratiques associées au retour à la terre qui s'observe durant la période, telles l'artisanat, les médecines naturelles et l'alimentation biologique, éclairent quant à elles le panorama contreculturel de manière beaucoup plus large que ses seules productions artistiques, qui font l'objet de la plupart des études récentes sur le Québec contreculturel. Quant aux pratiques artistiques, leur étude, bien qu'«impressionniste» (p. 205), fait néanmoins ressortir toute l'effervescence interdisciplinaire qui animait fanfares de rues, troupes de théâtre et concepteurs de spectacles participatifs qui s'appliquent à développer une vision d'un art total au fort potentiel de transformer le monde.

HÉRITAGE

ET PROCÈS

Tous ces éléments font ainsi entrevoir un héritage de la contreculture étonnamment plus riche qu'il n'y paraîtrait. Au fil de leur ouvrage, Warren et Fortin montrent en effet que ce qui apparaissait comme des utopies d'une époque terminée sont aujourd'hui parties prenantes de nos vies: «des garderies coopératives, des cours d'éducation permanente, des coopératives d'habitation, des centres d'informations pour le consommateur, des pistes cyclables, des services de recyclage de déchets, des aliments biologiques, des salles de loisirs, des événements artistiques sur tout le territoire du Québec» (p. 239). Sans oublier que la triade *sex, drugs & rock'n'roll* est aujourd'hui devenue un truisme, tant la sexualité libre, l'usage récréatif de stupéfiants et la musique pop font partie de la vie quotidienne de centaines de millions d'Occidentaux... «Soyons réalistes, exigeons l'impossible», disait l'autre. ❖

TOME II - BIOGRAPHIE DE FERNAND DAOUST

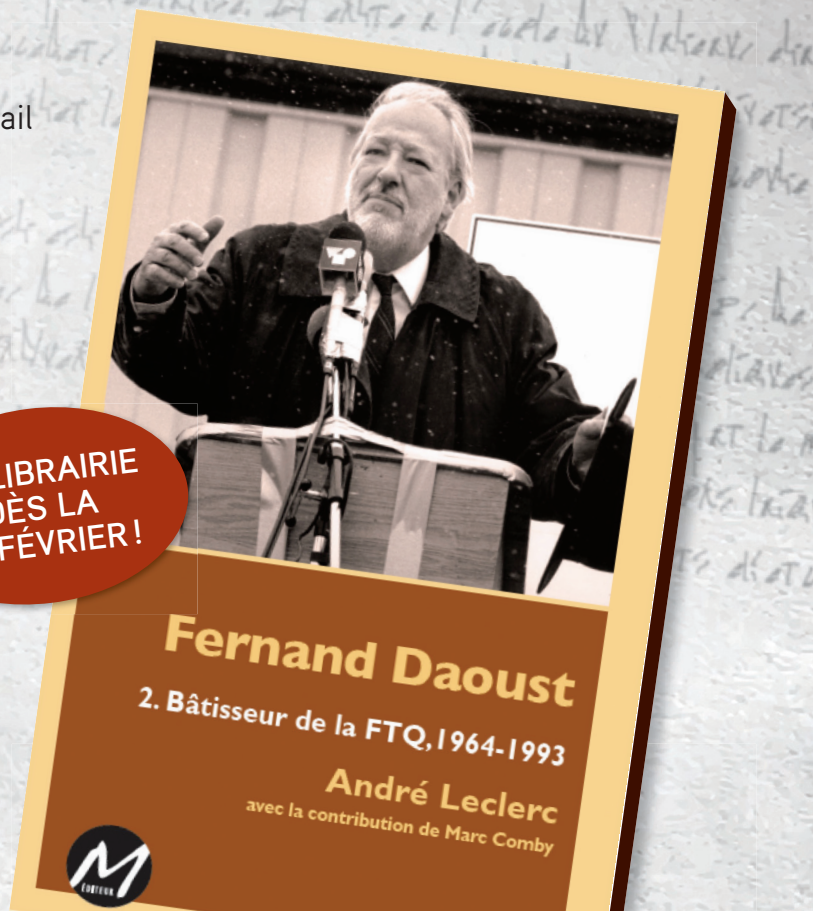
BÂTISSEUR DE LA FTQ 1964-1993

Grand syndicaliste québécois, Fernand Daoust a réalisé dans l'ombre un patient et efficace travail de bâtisseur. Tout au long de son mandat à la direction de FTQ, il a été le champion de la reconnaissance du français comme langue de travail et un artisan d'une centrale progressiste et nationaliste.

EN LIBRAIRIE
DÈS LA
MI-FÉVRIER!

À DÉCOUVRIR!

Également disponible aux Éditions M : Fernand Daoust jeune militant syndical, nationaliste et socialiste. Tome I - 1926-1964



Lisez l'extrait en primeur dans le numéro de Février 2016 de L'Action nationale

Le combat d'une vie: le français, le Québec

extrait de *Fernand Daoust. Bâtisseur de la FTQ (1964-1993)*
par André Leclerc